

# Franco Di Mare

## diabliques au paradis



# 1

Il marchait à larges enjambées, avec cette foulée arrogante des mecs qui ne demandent jamais pardon, même quand il y a foule, le portable à l'oreille et la main gauche dessinant des spirales dans l'air pour accompagner son propos. Épaules massives et grosse voix. Les gens s'écartaient sur son passage. Comme un loup pistant sa proie, Carmine Cacciapuoti le suivait depuis qu'il était sorti de chez lui. Il le regardait se frayer un chemin sans le lâcher d'une semelle, en pensant à la tête qu'il ferait au moment crucial. Allait-il écarquiller les yeux, ou prendre l'air un peu agacé qu'on a parfois quand on se demande ce qui se passe ? Combien de temps lui faudrait-il pour comprendre ?

« *'Na botta 'nfaccia en un ce pienze chhiù* » : voilà ce qu'ils lui avaient dit quand il faisait ses premières armes. Une balle en pleine face et adieu les soucis. Et c'est ce qu'il avait fait. Il en avait vu, des visages devant le canon de son revolver, au cours de sa carrière de spécialiste. Visages perplexes ou désespérés, visages rageurs, pétrifiés, visages vainement implorants, résignés, même. Que des tronches d'enflures en tout cas. Des tronches de camorristes, comme celle-ci.

Ray-Ban Aviator, casquette bien enfoncée, Carmine sentait le poids d'*o ferro*, son feu, dans la poche de son blouson, tout chaud sous sa main. Un calibre 38 à canon court, revolver à barillet, son outil de travail favori. Pas un problème, jamais enrayé, maniable et puissant, aucune complication : une mécanique simple et indestructible. Manquant peut-être un peu de précision à distance. Mais

dans son travail, on livrait les paquets en main propre, en regardant sa cible droit dans les yeux : à deux mètres, trois au maximum.

Carmine Cacciapuoti ajusta ses lunettes sur son nez et accéléra l'allure, juste assez pour gagner un peu de terrain sur son objectif, mais sans forcer pour ne pas se faire remarquer et l'alerter. C'était un spécialiste et il savait l'importance de l'anonymat : surgir de nulle part et disparaître dans le néant. Un type quelconque, sans signe particulier, un parmi tant d'autres. « Qui a fait ça ? » « Eh qu'est-ce que j'en sais ? Il m'avait l'air d'un jeune... normal », disaient les gens après son passage. Présent, mais invisible, comme le sirocco qui en ce moment même s'engouffrait dans la via Pignasecca, y laissant une traînée poisseuse, s'insinuait dans le dédale des ruelles adjacentes, s'enroulait autour des étals et des marchandises, et se coulait par les portes des *bassi*<sup>1</sup> laissées ouvertes dans l'espoir de la grâce d'un souffle d'air frais.

Qui a tiré ? « Allez savoir... »

La surprise et la peur étaient ses alliées fidèles, il pouvait compter dessus en toutes circonstances. Au fond, les gens pensent d'abord à leur propre survie et maîtrisent l'art ancestral de s'occuper de leurs fesses. C'est à cela que Carmine Cacciapuoti et tous ceux de son espèce savaient pouvoir se fier. Et c'était grâce à cela qu'il avait réussi à livrer neuf paquets, comme on dit, sans un faux pas ni un problème. Neuf livraisons effectuées avec précision, il gardait le souvenir de chacune d'elles, visage après visage.

Personne qui mérite qu'on s'apitoie, cela dit. C'était de la racaille, tout ça, du déchet, des immondices. Des fumiers, en définitive. Comme cet homme qui marchait devant lui.

---

1. Habitations populaires à demi enterrées ou donnant de plain-pied sur la rue. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Carmine s'arrêta un instant et fit mine d'examiner une vitrine, car son objectif avait ralenti et s'était mis à hausser le ton contre son interlocuteur. On se retournait pour le regarder et Carmine ne voulait pas se montrer de front à si peu de distance. Ce n'était pas encore le bon moment pour agir. Il savait bien, maintenant, comment procéder. Il en avait appris, des choses, Carmine, depuis le jour où il avait commencé son nouveau travail.

Michele Courte-cuisse, manœuvre de la famille Lonardo, avait été le premier. Pas si facile que ça, car cette livraison avait été à la fois son baptême du feu et son diplôme. Il se la rappelait séquence par séquence, comme d'un film. Il n'était pas censé tirer, ce jour-là. Il était venu pour apprendre et conduisait le TMAX sur lequel ils étaient arrivés, Giuann le Fou, l'exécuteur, et lui. Carmine devait se contenter d'observer, Giuann, chargé de la mission, était le gars idéal pour le dégrossir.

On disait que Giuann avait livré une quinzaine de paquets, seul ou accompagné. C'était un gars fiable, en dépit de ce surnom dont on l'avait affublé.

Son nom de guerre, appelons-le comme ça, il se l'était gagné grâce au sketch qu'il avait orchestré lors de la visite médicale des trois jours, pour se faire dispenser du service militaire. Tout juste majeur, dans la file, nu comme tous les autres, il s'était mis à dérailler, braillant de plus en plus fort. Tout le monde s'était retourné sur lui, y compris le gars qui le précédait, un expert en assurances de dix-neuf ans. « Qu'est-ce que t'as à me mater ? Ça te fait marrer ? » lui avait demandé Giuann et, sans attendre sa réponse, il lui avait balancé un coup de latte dans les couilles digne de Cavani<sup>1</sup>. Tous étaient à poil, mais ils avaient gardé leurs chaussures, le ramponneau fit donc mouche. Pis, renforcé

---

1. Edison Cavani, surnommé *El Matador*, attaquant uruguayen du SCC Naples.

par le cuir de la grosse Timberland montante, ce penalty ne laissa même pas le temps à l'expert de se protéger les parties, comme il aurait dû le faire d'instinct : en un éclair il s'effondra sur le sol, sans une plainte et blanc comme un linge. Cette performance peu réglementaire avait valu à l'appelé Pagliuca Giovanni, né à Casavatore le 7 avril 1973 d'Aniello et d'Annunziata Ragone, résidant à Naples, au 3 vico Lepri ai Ventaglieri, deux injections de benzodiazépines, une réforme pour handicap mental et un surnom pour la vie.

« Nous ne sommes pas certains que tu sois réellement fou, mais dis-toi bien qu'avec cette exemption, tu ne pourras te présenter à aucun concours public, petit con ! » lui avait dit le lieutenant-colonel en lui tendant son certificat provisoire de position militaire.

« Tu crois quoi, toi, que j'ai envie de trimer pour la Mairie ? Mais je t'encule, moi, gros bouffon, va ! » avait sifflé Giuann en le regardant droit dans les yeux. Formé sur les bancs de l'Académie de Modène, l'officier savait juger du bon moment pour opérer un repli tactique : il avait fait la sourde oreille et reculé d'un pas, sans tourner le dos à l'appelé, les mains placées devant ses attributs parce que sait-on jamais, des fois que celui-là soit vraiment fou.

Et s'il ne l'était pas à l'époque, avec le temps et l'odeur du sang humain qui lui tournait la tête, Giuann était devenu tout à fait dingue. Quand on le chargeait d'une livraison, il entrait en transes, il lui venait des attaques d'anxiété, comme au joueur devant un tapis vert, avide et bourré d'adrénaline. Le fait est que Giuann aimait tuer ; à force de tirer, il avait chopé la fièvre du chasseur.

Il ressentait un frisson charnel quand il entrait en action ; voir naître la terreur dans les yeux de celui qu'il allait buter l'excitait physiquement. « Tirer, c'est comme niquer », disait-il souvent aux *specchietti*, ses choufs, les petits guetteurs qui lui signalaient l'arrivée de la victime,

quand ensuite ils se retrouvaient tous à la pizzeria pour fêter d'une bonne plâtrée de moules au poivre une tâche accomplie dans les règles de l'art. « Comment qu'il disait, déjà, ce dégueulbif? "Tire pas, tire pas!" » et il riait en imitant la dernière supplication du condamné. Ça le faisait jouir, Giuann, de les entendre chialer, avec leurs yeux implorants, la bave aux lèvres et souvent, une tache humide qui s'élargissait sur leur pantalon quand ils pigeaient que c'était foutu, qu'ils n'avaient plus que quelques instants à vivre. À ce moment-là, nombre d'entre eux appelaient leur mère ou invoquaient la Madone, tous les saints et toutes les âmes du purgatoire. Ils ignoraient que plus ils gémissaient, plus ils le dégoûtaient et lui venait l'envie de leur cracher dessus avant d'appuyer sur la gâchette. Une fois, à Volla, un type s'était agrippé à sa jambe en pleurant et en évoquant ses gosses. « T'es vraiment qu'une merde », lui avait déclaré Giuann en lui tirant dans la bouche.

Cette fois-là, il était allé à Minturno se faire un sauna et une masseuse bulgare. Belle femme, d'ailleurs. Mais tuer lui procurait plus de plaisir ; pour lui, c'était vraiment plus jouissif que de baiser. Il n'était vraiment heureux que lorsqu'il tirait. Il n'aurait pas pu désirer de vie meilleure : avec celle qu'il menait, il se sentait comme un dieu.

Les chefs de la famille Rotunno connaissaient bien ses penchants, cette exaltation qui se déchaînait dès qu'on le chargeait d'une livraison, c'est pourquoi on lui confiait souvent les missions les plus risquées, celles qu'il fallait mener dans des territoires lointains et hostiles, dans les zones des clans rivaux, chez les autres.

Et c'est aussi pourquoi personne n'aurait pu mieux que lui prendre en main l'éducation de Carmine. « Emmène-le à l'école, apprends-lui le métier », lui avaient-ils dit. Il fallait observer les réactions du nouveau pendant ce genre d'opération, voir s'il était fiable, ce jeune, s'il allait garder la tête froide ou se chier dessus. Pour une fois, il s'agissait

d'un boulot simple, un jeu d'enfant, lui avaient-ils dit. Le paquet, c'était pour Michele Courte-cuisse, certainement pas le genre à poser un problème.

Ainsi, le jour venu, après avoir reçu le coup de fil, Giuann avait appelé Carmine. «Viens», avait-il seulement dit, parce qu'au téléphone, on parle peu. Ç'avait été suffisant, et Carmine Cacciapuoti s'était préparé pour assister à la livraison du paquet. Sa toute première.

Il se rappelait encore l'excitation et la peur qui lui asséchaient la bouche et les lèvres. Mais Michele Courte-cuisse s'était sans nul doute senti beaucoup plus mal que lui. Quand il les avait vus surgir et descendre si vite du scooter, il avait su qu'ils venaient pour lui et, sans mentir, il avait même tenté de s'enfuir. Le pauvre, avec ce sobriquet-là. Devant lui, il y avait les escaliers de San Marcellino, entre le passage de via Rodinò et la piazzetta di Portanova. Don Michele ne pouvait pas s'échapper. Et il l'avait compris tout de suite. Du coup, tandis qu'il tournait sur lui-même, cherchant désespérément une issue, son visage avait déjà pris la lividité d'un cadavre.

«Qui t'envoie? Oh putain, qui? Qui? Tire pas! Tire pas!!!» hurlait-il en traînant sa jambe atrophiée par la polio, essayant de gravir ces escaliers étroits et glissants, tout en s'efforçant de saisir son revolver, trébuchant et jurant. Cette fois-ci, Giuann avait décidé de lui donner satisfaction : de toute façon, ce serait la dernière à laquelle il aurait droit. «Vicenzio Rottuno t'envoie ses salutations», avait-il dit en levant le bras droit pour lui montrer à quel genre de salut don Vicenzio se référait précisément. Et il lui avait tiré dans la poitrine. Ou plutôt : il avait pressé la gâchette mais rien ne s'était passé. L'espace d'une seconde, le temps s'était suspendu et tous les trois s'étaient regardés, incrédules, la proie, l'exécuteur et son complice. Puis une sorte de frénésie collective s'était déchaînée. «Mange tes morts!» avait hurlé Giuann en cherchant à débloquer

le chargeur de son pistolet enrayé. Courte-cuisse, qui avait pigé qu'il tenait là une ultime et inespérée possibilité de survie et qui s'était appuyé dos au mur, parvint enfin à extraire son flingue de la poche de son blouson.

«Tire Carmine! Tire!» avait alors beuglé Giuann qui se voyait déjà mort, et par la main d'un bancal en plus: quelle mort à la con, s'était-il dit tout en continuant à cogner sur son chargeur. C'est ainsi que Carmine s'était retrouvé le bras tendu et le doigt sur la gâchette. Et il avait tiré. Une, deux, trois balles. Le dernier cri de Michele Courte-cuisse s'était brisé dans sa gorge, il avait vrillé sur sa patte folle et il était tombé la tête en avant, soudain muet. Carmine était abasourdi par les détonations que la ruelle sombre avait démesurément amplifiées. Hébété, il restait là, le bras tendu devant lui, comme pour désigner la scène, le pistolet encore fumant et les narines emplies de l'odeur de la poudre qui s'était répandue dans toute la ruelle.

Il avait tiré par réflexe, Carmine. Mais il avait tué un homme, ce qui faisait de lui un assassin. Et maintenant il était là, pétrifié et bouche bée, aussi blême que Michele Courte-cuisse. Giuann l'avait secoué. Il lui avait pris l'arme, l'avait poussé de côté et d'un bond rageur, s'était planté à côté de la dépouille de don Michele en l'apostrophant: «Qu'est-ce tu croyais, hein? Qu'est-ce tu voulais faire, enculé? Tu voulais me tirer dessus?» Puis il avait résolu cette dernière controverse en lui expédiant une paire de *botte 'nfaccia*.

Le soir même, chez Cicciotto, à Marecchiaro, où ils avaient été fêter la livraison du paquet devant une bière glacée et une friture de crevettes et calmars qu'on ne faisait nulle part aussi bien, Giuann avait félicité Carmine qui n'avait toujours pas prononcé un mot. «Balèze, l'étudiant», lui avait-il dit avec un sourire en le rebaptisant dans la foulée. «Vrai, t'as assuré. Mais faut bien te rappeler



de toujours leur coller *'na botta 'nfaccia*. C'est important. Y a que comme ça que tu peux être sûr. »

Il avait raison, Giuann le Fou. Personne ne réchappe à *'na botta 'nfaccia*. Enfin, à y bien penser, *presque* personne, pensa Carmine sans quitter des yeux son objectif qui pendant ce temps-là, inconscient du flot de souvenirs qu'il avait libéré, s'était engagé dans le vico Pallonetto San Liborio. Il y avait pourtant eu une exception à cette règle. Un seul homme était en mesure de dire qu'il avait survécu à la balle en pleine face : c'était maître Salvatore Caliendo, l'avocat du clan d'Alfredo Gargano, que le temps et des notes d'honoraires faramineuses avaient émancipé du simple rôle de défenseur et élevé au rang de conseiller des affaires de la famille. Il serait bien sûr erroné de penser qu'il s'agissait du genre d'affaires dont il est question dans les pages financières des grands quotidiens.

L'univers des affaires d'Alfredino Gargano était fait de béton, de carrières, de supermarchés, d'appels d'offres truqués et de cabinets juridiques obligeants, peuplé de géomètres de banlieue et d'employés communaux débrailés : c'était ça, *'o bisiniss* de la zone nord de la province de Naples.

L'histoire remontait à une dizaine d'années, mais on en parlait encore. Alfredino prenait trop d'assurance et on commençait à s'en plaindre. Après l'adjudication du chantier de construction du centre commercial de Casoria, obtenu avec l'accord de tous les chefs de zone, il avait jeté son dévolu sur un projet d'hypermarché à Mugnano, faisant mine d'ignorer que ce secteur s'étendait bien au-delà de son territoire. Puis il y avait eu ce lot à Casavatore, un petit immeuble d'une douzaine d'appartements dans la rue principale. Don Alfredo avait eu la mainmise sur la vente pour faillite, seuls deux de ses émissaires s'étaient présentés le jour de la mise aux enchères et ils s'étaient adjugés l'immeuble à un cinquième du prix du marché.

Les protestations s'étaient multipliées et quand Alfredino s'était mis en outre à extorquer des dessous-de-table aux grossistes en fruits et légumes, beaucoup avaient réclamé qu'on lui envoie un signal. L'hypothèse d'assassiner quelqu'un de sa famille fut vite écartée, car cela aurait déclenché une guerre, une interminable vendetta à l'issue imprévisible, ce qui n'aurait arrangé personne et aurait focalisé par ailleurs l'attention de la police. Tous s'accordaient à penser qu'il convenait néanmoins de lui envoyer un avertissement, et vite.

Salvatore Caliendo apparut bientôt comme l'objectif idéal. C'était l'avocat du boss, et même beaucoup plus que cela, mais il ne lui était pas apparenté, et ce sont des choses qui comptent. Aussi sanglante fût-elle, l'affaire restait dans le cadre de l'avertissement, un peu sévère, certes – personne ne dira le contraire, bien entendu –, mais ça n'était toutefois pas du niveau de la déclaration de guerre. L'opération fut approuvée à l'unanimité par tous les chefs de zone, y compris par Luigi Natarangelo, en dépit du fait que sa femme Concetta était la cousine germaine de Teresa Raimondo, épouse en seconde noce d'Alfredino dont, comme chacun sait, les femmes avaient toujours été le point faible.

Les deux soldats chargés du boulot s'étaient postés en bas du cabinet de l'avocat à San Pasquale a Chiaia, un quartier de boutiques huppées, et, alors que le juriste de la famille Gargano s'apprêtait à ouvrir la portière de sa voiture, ils avaient surgi derrière lui, aussi fulgurants qu'une vilaine pensée. « Maître Caliendo ! » Don Salvatore s'était retourné, et sa dernière vision avait été une lueur éblouissante. Il était tombé d'un seul coup, effectuant une demi-pirouette en balançant au loin sa serviette en cuir, comme un discobole. Les soldats avaient pris le large à vive allure, convaincus d'avoir réglé le problème. Mais les choses avaient tourné de façon imprévue. La balle

– huit grammes de plomb sortis du canon du pistolet à neuf cents kilomètres heure, un truc à perforer le mur d’une maison – avait été déviée par sa pommette gauche, lui effleurant l’œil et brûlant sa cornée, comme le sabre ardent du Tatar aveuglant Michel Strogoff.

Cette balle, censée être mortelle à coup sûr, avait miraculeusement épargné le ténor du barreau de Porta Capuana. Les médecins avaient déclaré qu’il s’agissait d’un événement tout à fait exceptionnel. L’os de la pommette est en effet l’un des plus solides du squelette humain et peut résister à d’énormes sollicitations, lui avaient-ils expliqué, mais ils avouaient n’avoir jamais vu une chose pareille. Bien que scientifiquement explicable, la probabilité qu’elle se réalise devait être de un sur un milliard. C’était bel et bien un miracle, conclurent-ils. Et c’est ainsi que maître Caliendo en parlerait pour le restant de ses jours : un miracle, un dessein céleste, la main de la divine providence intervenue par la grâce des âmes du purgatoire auxquelles sa pieuse maman avait toujours adressé ses prières. De ce jour-là, maître Caliendo, bien gaillard quoique borgne, avait laissé tomber le pénal pour se consacrer presque exclusivement au droit du travail et s’était fait disciple de Giuseppe Moscati, médecin et saint protecteur des infirmes, auquel ses fidèles dévots attribuaient un nombre considérable de guérisons dans des cas où la science s’était révélée inefficace et la médecine, impuissante.

Qui lui aurait donné tort, du reste ? Y avait-il quoi que ce soit de plus incroyable que de survivre à un projectile de calibre 38 en pleine face, tiré presque à bout portant ? C’était bel et bien un miracle et maître Caliendo avait remercié le saint en lui vouant un ex-voto d’argent qui représentait une figure humaine entière (car il lui devait la vie, et pas seulement l’usage d’un membre) qui trônait maintenant parmi des centaines d’autres, dans la salle des

reliques de l'église du Gesù Nuovo, celle-là même qui jadis ornait les pièces de dix mille lires, voyez comme le hasard fait parfois bien les choses... Tous les matins, l'avocat allumait un cierge à saint Giuseppe Moscati, et au moins une fois par mois, il lui consacrait une messe chantée.

Ç'avait été une leçon pour tout le monde et depuis, pour éviter les problèmes et s'assurer que le travail avait été proprement fait, avant de lever le camp, les spécialistes prenaient soin de vérifier que le coup de grâce, *'a botta 'nfaccia*, avait été vraiment efficace. Dans le doute, ils en rajoutaient une seconde.

Mais les miracles sont, par définition, des événements rares. Et de fait, on n'avait plus jamais vu une chose pareille.

Tout en pensant à cela, Carmine s'était rapproché de son objectif, qui avait entre-temps dépassé le vicolo Campanile pour s'engager dans le passage de vico Concezione. La ruelle était humide, sombre et déserte. Il n'y avait pas âme qui vive, même pas l'ombre d'un passant. C'était le moment qu'il attendait. Il respira à fond, pour calmer son anxiété et ralentir ses pulsations, qui devaient être montées à cent vingt. Il se planta au centre du passage, les jambes bien écartées, les bras tendus, tenant son feu à deux mains.

« Rafele ! » appela-t-il. Mais l'homme, qui palabrait toujours dans son portable, ne l'entendit pas.

« Rafele Chiarello ! » hurla alors Carmine. Celui-ci se retourna, surpris, et lorsqu'il comprit, il était trop tard. Le téléphone lui tomba de la main et n'avait pas encore touché terre que deux balles lui avaient déjà perforé le sternum et ouvert deux cratères gros comme le poing en ressortant dans son dos. Raffaele Chiarello rejoignit son portable l'instant suivant, raide mort, les yeux écarquillés, la bouche et les bras grands ouverts, comme un voleur sur le Golgotha. Carmine jeta un bref coup d'œil à la ronde,

puis un autre à sa cible: il avait cette même expression effarée que tant d'autres connards. Le dixième paquet n'avait décidément causé aucune surprise. Il baissa son arme et lui tira une balle en pleine face. *'A botta 'nfaccia.*

«Allô! Allô! Qu'est-ce qui se passe? Rafele? Rafe?» croassait une voix au téléphone. Carmine lui balança un coup de pied qui l'envoya exploser contre un mur. D'un pas rapide, la tête basse, il sortit de la ruelle et passa devant l'église de Santa Maria della Mercede, puis il laissa sur sa gauche l'église de la Concezione a Montecalvario pour prendre la via Croci Santa Lucia al Monte qui le mènerait en une minute devant le sanctuaire del Santo Sepolcro.

Seigneur, mais combien de putains d'églises y a-t-il donc à Naples? se dit-il. Puis il jeta son pistolet encore chaud sur un tas d'ordures qui pourrissait depuis plus d'une semaine dans un coin du corso Vittorio Emanuele.